

dit le prêtre. Je le prierai aussi pour qu'il vous conserve votre enfant.

Et il ajouta doucement, avec une intention qui semblait vouloir reprocher au sabotier la rareté de ses apparitions à l'église :

— Dieu n'est pas comme les hommes, qu'on ne rencontre jamais quand on a besoin d'eux. Si rarement qu'on vienne le voir, on est toujours sûr de le trouver. Entrez, père Protat, ajouta-t-il en désignant la porte de l'église ; vous serez seul !

— Je n'ai pas peur qu'on me voie, répondit fermement le sabotier. Je voudrais, au contraire, que tout le village fût là pour écouter ma prière. Quand on l'aurait entendue, on ne dirait peut-être plus les vilaines choses qu'on dit.

Le curé savait vaguement les calomnies dont son paroissien était l'objet.

— Je sais que vous êtes un honnête homme et un tendre père, dit-il à Protat. Celui que vous allez prier le sait aussi, et c'est pourquoi il vous écouterait.

— Merci de m'avoir dit ça, monsieur le curé, fit le sabotier avec émotion ; cela me donnera de la confiance. — Et il entra dans l'église.

C'était un petit temple rustique où l'on ne voyait aucune apparence de luxe. Les murailles, blanchies à la chaux, étaient nues, sauf une douzaine de lithographies grossièrement coloriées et encadrées de sapin, qui représentaient les douze stations du chemin de la croix. Le grand autel, situé au fond de la nef, n'avait aucun ornement d'art. La nappe était bien blanche, mais sans broderie, et reprise en mille endroits. Les chandeliers étaient de bois tourné, la croix en métal imitant l'argent, et, pour la conserver plus longtemps, on l'enveloppait d'un morceau de gaze que l'on retirait seulement les jours de fête et les dimanches. Le chœur était entouré d'une demi-douzaine de stalles de chêne verni, sans aucune sculpture. Au milieu du chœur brûlait la lampe du tabernacle, seul objet de valeur que possédât la fabrique. Cette lampe était en argent, et avait été offerte à l'église de Montigny par l'évêque du diocèse pendant une de ses tournées. Dans cette modeste maison édiflée à son culte, Dieu paraissait aussi pauvre que le jour où il vint au monde dans une étable. L'impression que l'on éprouvait au milieu de cette simplicité n'était peut-être point la même que celle qui s'empare de l'âme sous les voûtes des grandes basiliques ; mais là du moins la pensée n'était point distraite forcément par l'admiration que sollicitent les chefs-d'œuvre et les merveilles du génie humain, qui, dans les cathédra-

les, rehausse et glorifie la grandeur de la Divinité. A genoux sur le carreau nu, le chrétien venu là pour prier sentait que sa prière était moins éloignée de celui qui devait l'entendre.

Au moment où le père Protat pénétrait dans l'église, des bruits singuliers troublaient le silence du lieu saint : c'étaient des bataillons de rats qui couraient dans les charpentes délabrées de sa couverture. Ces hôtes incommodes étaient devenus si audacieux, que le bedeau était obligé de retirer chaque soir les cierges des chandeliers, pour qu'ils ne vinssent pas les manger pendant la nuit. Le sabotier alla s'agenouiller devant la chapelle de la Vierge. C'était précisément celle où il avait été marié il y avait dix-sept ans. On était alors dans le mois de mai, consacré spécialement au culte de Marie, et la chapelle était ornée de fleurs dont le parfum pénétrant embaumait tout ce coin de l'église. Le père d'Adeline pria longtemps, avec une ferveur vraie et cette éloquence touchante qu'une douleur sincère met aux lèvres des êtres les plus grossiers. Il pleura ces chaudes larmes qui brûlent les joues, et trouva des invocations passionnées qui eussent attendri l'être le plus insensible. Il y eut un moment où, par un jeu de la lumière extérieure, l'un des vitraux de la chapelle projeta son coloris rosé sur la figure de la Vierge, et pendant une minute la blancheur du plâtre se revêtit d'une apparence de chair vivante. Au milieu de son exaltation, le père, qui implorait pour sa fille la Vierge dont le cœur maternel avait été percé par les sept glaives douloureux, crut la voir compatir au récit de ses souffrances, et il lui sembla qu'elle lui promettait sa protection dans un sourire de miséricorde. Avant de quitter la chapelle, le sabotier fit vœu, si sa fille était sauvée, de recueillir et d'élever le premier orphelin dont il aurait connaissance dans le pays. Protat sortit de l'église en emportant une fugitive espérance qui devait presque se trouver réalisée à son retour à la maison. Il y trouva Adeline plus calme que lorsqu'il l'avait quittée, et l'enfant exprimait le bien-être qu'elle ressentait en entr'ouvrant ses lèvres comme pour un sourire. Pour la première fois aussi depuis bien longtemps, elle offrit à son père une physionomie plus sympathique, et elle lui demanda ses joujoux sans que sa voix parût exprimer la crainte de se voir refusée. Chacun des jours qui se succédèrent apporta une amélioration sensible dans l'état de la petite Adeline, et au bout de deux semaines elle parut, pour quelque temps du moins, complètement rétablie.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

LA FILLE ADOPTIVE.

Un matin, le sabotier, qui avait droit de pêche sur le littoral, traversait la rivière dans un bachot pour aller visiter ses lignes de fond ; comme il arrivait à la hauteur d'une passerelle que l'on a depuis remplacée par un pont suspendu, un cri terrible lui fit relever la tête ; ce double cri avait été poussé par deux dames qu'il aperçut alors sur la passerelle, où elles donnaient les signes d'une indicible épouvante. Voici ce qui était arrivé. L'enfant de la plus jeune des dames, petite fille de cinq ans, était tombée dans l'eau. Comme elle s'appuyait pour examiner le paysage sur une mince perche, déjà rompue, qui formait une rampe de parapet, le bois avait cédé sous le poids de son corps, si léger qu'il fût, avant que celle-ci eût pu la retenir, et elle avait échappé à sa mère. La rivière du Loing n'est pas très profonde ; mais dans l'endroit où l'accident avait eu lieu, le lit, plus resserré, active encore la rapidité de l'eau. L'enfant était déjà à plus de vingt pas lorsque le sabotier s'aperçut de sa chute ; il fit un signe à la mère pour lui indiquer qu'il allait porter du secours à sa petite fille. Protat se trouvait alors au milieu de la rivière et dans une place où elle est, en toute largeur, embarrassée par de hautes herbes tellement serrées, que la navigation du plus frêle batelet n'y est praticable qu'à l'aide de la gaffe. Le sabotier jugea que le jeu des avirons serait gêné, et qu'avant d'avoir franchi cet obstacle, la petite fille aurait dix fois le temps de périr. A la grande inquiétude des deux femmes, qui ne comprenaient rien à cette manœuvre, au lieu de descendre le courant dans son bachot, il fut s'aborder à une rive, et, prenant sa course avec rapidité dès qu'il eut touché terre, il atteignit en quelques secondes l'endroit en face duquel passait alors la petite fille, que ses robes avaient d'abord maintenue à fleur d'eau, mais qui commençait à s'enfoncer. Protat se jeta à l'eau ; en trois brasses, il atteignit l'enfant qui allait disparaître. En abordant au rivage opposé, il y trouva les deux femmes accourues au-devant de lui. La jeune mère était folle de dou-

leur ; en voyant que sa fille respirait encore, elle devint folle de joie. Le sabotier lui offrit d'entrer dans sa maison pour porter les premiers secours à la petite noyée. Dès qu'on y fut arrivé, Protat fit flamber une bourrée dans sa grande cheminée, et mit toute la garde-robe d'Adeline au service des dames. Au bout de deux heures, l'enfant avait complètement repris connaissance. Comme sa grand-mère était sortie un moment dans la rue pour expliquer aux paysans rassemblés devant la maison ce qui s'était passé, l'un d'eux coupa brusquement les éloges qu'elle prodiguait au sauveur de sa petite fille :

— Il a de la chance, le sabotier ; pour un méchant bain de pieds qu'il aura pris, on lui donnera une grosse récompense.

— Eh ! oui, ajouta un autre, et si c'était sa petiotte qui était tombée à l'eau, il aurait peut-être regardé à deux fois avant de se mouiller.

La vieille dame ayant précisément interrogé parmi les paysans ceux-là qui étaient le plus indisposés contre le père d'Adeline, leurs confidences la convainquirent que ce même homme qui venait d'arracher sa petite fille aux flots était un père dénaturé, et elle ne fut pas éloignée de croire, comme elle venait de l'entendre dire, que ce sauvetage avait été moins inspiré par un dévouement spontané que par un intérêt réfléchi. En rentrant dans la maison, elle examina plus attentivement la petite Adeline, qu'elle avait à peine eu le temps de remarquer, et, la trouvant pâle et chétive, elle attribua cette apparence de langueur aux mauvais traitements et à la négligence dont on avait rendu le père coupable à ses yeux. Sur ces entrefaites, le gendre de la vieille dame, qui se trouvait dans une maison du voisinage pendant l'accident, entra tout effaré dans le logis du sabotier. En retrouvant son enfant vivante et déjà en état de répondre à ses caresses, il se jeta dans les bras de Protat et embrassa le paysan avec un élan de sincérité dont celui-ci fut profondément touché. — Que puis-je pour vous, brave homme ? ajouta-t-il ; vous avez sauvé ma petite Cécile, et ce serait me rendre un nouveau service que de m'indiquer un moyen de vous prouver ma reconnaissance.

Dans l'homme qui lui parlait ainsi, Protat avait reconnu l'un des riches propriétaires des

environs, le marquis de Bellerie, qui possédait un château à Moret, où il résidait pendant la belle saison.

— Monsieur le marquis, répondit-il avec une certaine dignité, j'ai fait ce que le premier venu aurait fait à ma place, et pour cela je n'ai couru aucun danger. Je suis d'ailleurs suffisamment récompensé par la joie que j'éprouve d'avoir pu rendre un enfant à ses parents, car moi, qui suis père aussi, je comprends ce bonheur-là, ajouta-t-il en allant embrasser Adeline.

— Quelle hypocrisie ! dirent les deux femmes qui avaient déjà eu le temps de se parler ; et la jeune marquise, ayant pris son mari à part, l'entretint à voix basse pendant une minute. Elle lui répétait sans doute les choses qu'elle avait apprises sa mère, car la figure du marquis exprima subitement l'indignation, et lorsqu'il revint auprès du sabotier, celui-ci put remarquer le brusque changement opéré dans sa physionomie.

— Nous vous avons occasionné du dérangement, et il est juste que vous soyez dédommagé, dit le marquis, faisant violence à ses sentiments et à ses manières, ordinairement affables, pour leur donner un caractère hautain dont Protat fut subitement choqué.

— Puisque vous voulez absolument me payer, monsieur le marquis...

Sur ce mot du sabotier, un dédaigneux sourire courut sur les lèvres du gentilhomme ; il prit un petit portefeuille dans sa poche et le jeta sur une table, tandis que ses regards semblaient dire à sa femme et à sa belle-mère : — Voilà ce que cet homme attendait. Tous ces gens ont le même bas instinct de cupidité. — Le sabotier devina le sens de ce rapide coup d'œil. Un vieux levain populaire l'irrita contre ces nobles qui l'avaient si mal compris. Il regarda le marquis avec un front rouge de honte et empreint d'une hauteur au moins égale à la sienne ; puis après un moment de silence, il répondit d'une voix contenue en indiquant le billet de banque :

— Puisque vous voulez vous acquitter de cette façon, monsieur le marquis, je vais vous faire votre compte, — et ce ne sera pas long. J'ai brûlé deux bourrées de trois sous pour sécher votre demoiselle ; ça nous fait six sous ; je lui ai prêté les vêtements de ma petite qu'il faudra faire blanchir, une chemise, une camisole, un jupon, six sous aussi ; — ça nous fait douze ; — plus deux verres d'eau sucrée pour les dames, quatre sous ; — ça nous fait seize. — Quant à mon temps

perdu, je ne le compte pas ; j'ai le moyen de flâner. Nous disions donc, monsieur de Bellerie, que vous me deviez seize sous. Si vous n'avez pas de cuivre, ajouta-t-il en prenant le billet de banque, je vais vous rendre. — En parlant ainsi, la joie railleuse et rageuse de Jacques Bonhomme humiliant son seigneur éclatait dans la physionomie du sabotier ; mais le marquis se borna à lui répondre froidement :

— La marquise et moi, nous ne pouvons pas souffrir que l'on nous ait servis gratis. — Gardez cette somme, ajouta-t-il en indiquant le billet de banque.

— Je ne suis que le serviteur de ma volonté, dit Protat, et je lui obéis toujours quand elle me dit de bien faire. Elle me conseilla tout à l'heure de secourir une créature en péril : je ne me le suis pas fait dire deux fois ; elle me défend maintenant de recevoir le prix d'une action que vous aviez d'abord appelée dévouement, et qu'il vous plaît ensuite de considérer comme une besogne : je ne me ferai pas répéter sa défense deux fois non plus.

— Que voulez-vous donc de nous ? demanda plus doucement le marquis, qui commençait à croire que les actes et le langage de cet homme étaient inspirés par un sentiment vraiment honorable, et qui craignait de l'avoir blessé.

— De la reconnaissance toute pure, répondit le sabotier ; un franc merci venu du cœur, et une pauvre petite caresse à ma fille, qui a prêté à la vôtre ses vêtements et son lit, et que vous n'avez pas seulement regardée, les uns et les autres, ajouta-t-il avec un accent de reproche.

Le marquis regarda sa mère et sa femme, qui observaient Protat avec étonnement.

— Ah ça ! qu'est-ce que vous me disiez donc ? laissa échapper M. de Bellerie, et, par un signe, il indiquait aux deux femmes Protat, qui s'était approché d'Adeline pour la caresser. Le sabotier se retourna sur cette parole ; il s'aperçut de l'attitude embarrassée de ces trois personnes, et lui dans leurs physionomies la surprise que paraissait leur causer son empressement autour de son enfant. Il se frappa le front avec un geste rapide, et s'écria avec vivacité : — Gageons qu'on vous a causé sur moi dans le pays.

Mme de Bellerie et sa mère gardèrent le silence ; mais le marquis répondit à l'interrogation de Protat par une inclination de tête affirmative.

— Tonnerre de Dieu ! s'écria le sabotier en se

laissant tomber sur une chaise ; ces gredins-là me feront faire un crime.

Le marquis, sa femme et sa belle-mère, inquiétés par son état d'exaltation, s'empressèrent autour de lui pour le calmer. Pendant ce temps-là, la petite marquise, complètement remise de son accident, s'amusa dans un coin avec Adeline, qui lui montrait ses joujoux.

Quand il eut recouvré un peu de sang-froid, Protat n'eut pas besoin de parler longtemps pour détruire la mauvaise impression que de misérables calomnies avaient fait naître dans l'esprit de ses hôtes. La vieille dame, qui ne pouvait pas souffrir les paysans et qui parlait par proverbes, avait beau insinuer qu'il n'y avait pas de fumée sans feu ; le marquis et sa femme avaient reconnu que le cœur d'un bon père pouvait seul trouver les élans de tendresse et d'indignation dont le sabotier avait fait preuve en leur parlant de sa fille et des bruits répandus contre lui par la méchanceté publique.

Lorsque le marquis et sa femme songèrent à se retirer, ils eurent toutes les peines du monde à emmener la petite Cécile, qui s'était déjà fait une amie d'Adeline et ne voulait pas la quitter. De son côté, la fille du sabotier avait trouvé dans cette communauté de jeux un plaisir tout nouveau pour elle, et semblait voir avec peine les préparatifs de départ qui allaient l'éloigner de sa petite camarade. En montant dans leur voiture, qui était venue les attendre à la porte de Protat, les parents de Cécile exprimèrent une dernière fois au sabotier leur reconnaissance, et la jeune marquise, ayant pris Adeline dans ses bras, l'embrassa avec une tendresse toute maternelle, à laquelle l'enfant répondit par des caresses qui parurent causer un mouvement de jalousie à son père.

Trois ou quatre jours après ces événements, comme on en causait encore dans tout Montigny, Protat, en revenant des champs, fut tout étonné de trouver chez lui Mme de Bellerie, qui attendait son retour en causant avec un homme déjà âgé qui l'accompagnait. Après quelques mots d'amicale politesse, la marquise indiqua l'étranger à Protat.

— Monsieur, lui dit-elle, est le docteur C..., un des grands médecins de Paris et l'ami de notre famille. Il est venu passer quelques jours au château, et j'ai eu l'idée de vous l'amener pour qu'il examine votre petite fille. Je lui avais expliqué tout ce que vous m'aviez fait connaître de sa maladie. Tout à l'heure il a vu l'enfant, et

il se trouve maintenant assez renseigné pour vous dire ce qu'il en pense.

Une grande inquiétude se peignit sur le visage du sabotier, qui regarda tour à tour le docteur et la marquise.

— Est-ce que monsieur aurait de mauvaises choses à me dire sur ma pauvre petiotte ? demanda-t-il en s'inclinant devant le célèbre médecin, dont l'air froid n'avait, en effet, rien de bien rassurant. Avant de répondre, celui-ci indiqua du doigt la petite Adeline, qui jouait dans la chambre avec la fille de la marquise. Devant que l'on s'occupait d'elle et intriguée par les questions que le médecin lui avait adressées avant l'arrivée de son père, l'enfant semblait, tout en jouant, tenir une oreille à l'affût des paroles. Mme de Bellerie, ayant deviné la pensée du docteur, prit les deux enfants par la main, et les emmena dans le petit jardin qui était derrière la maison. Quand ils furent seuls :

— Etes-vous courageux, brave homme ? demanda le médecin en regardant Protat fixement.

— Seigneur mon Dieu ! s'écria celui-ci en se laissant tomber sur une chaise. C'est comme ça que m'a répondu le docteur de Fontainebleau quand je lui demandais ce qu'il pensait de ma pauvre défunte, et trois jours après... on l'a mise en terre... Est-ce que ma pauvre petiotte ?

— Rassurez-vous, reprit le docteur, l'état de votre enfant n'est pas désespéré ; mais il va vous obliger à prendre une détermination qui doit coûter à un père. C'est pourquoi je vous ai demandé si vous aviez du courage. — Ecoutez-moi : votre fille est atteinte du mal qui a tué sa mère. Celui de mes confrères qui la soigne doit le savoir aussi bien que moi.

— Mais tout dernièrement, interrompit Protat, le médecin de Montigny me donnait quasiment des espérances ; il disait qu'en prenant de l'âge et de la force, la petiotte pourrait s'en retirer.

— Mon confrère avait raison de parler ainsi, bien qu'il ne crût pas sans doute à ses paroles, dit le docteur C... Notre devoir, même en ayant les plustristes convictions, est de ne jamais les laisser voir. D'ailleurs, au-dessus de la science, il y a quelquefois le hasard... Votre enfant peut être sauvée ; mais si elle reste auprès de vous, dans ce pays, à moins d'un miracle, elle n'atteindra pas la fin de son enfance.

En écoutant ces paroles dites avec l'accent de certitude qui donne aux déclarations de la science la solennité d'une sentence de mort, le

sabotier sentit un frisson lui parcourir le corps. Il observa attentivement la figure du docteur comme pour découvrir dans ses traits quelle était la véritable pensée qui lui avait fait prononcer ces terribles mots : *Votre enfant mourra, si elle reste auprès de vous.*

— Monsieur, dit Protat en déguisant de son mieux l'émotion qu'il éprouvait, j'aime ma petite fille avec passion. C'est le seul enfant que j'aie eu d'une femme que je regrette encore comme au premier jour de sa perte. Rien ne me coûtera pour conserver la vie à cette pauvre créature, qui n'a encore fait que souffrir et pleurer depuis qu'elle est au monde. S'il fallait que je voie un jour son petit lit vide, je vous jure que je n'aurais plus qu'à me jeter dans notre rivière, dans l'endroit le plus creux ; car, si je ne mourais pas, je deviendrais un bien méchant gueux... Je ferai donc tout ce qu'il faudra... tout, monsieur le docteur... Quoique vous soyez de Paris, je vous ferai venir ici pour la soigner, et je vous paierai vos visites sans vous demander de me faire grâce... Je ne suis pas si pauvre que j'en ai l'air. J'ai du bien dans le pays, sans compter du bon argent qui ne doit rien à personne. S'il le faut, tout y passera, jusqu'à mon dernier sou. Quand je verrai ma petite Adeline avec une grosse figure rouge, je ne croirai pas que ses couleurs auront été payées trop cher ; mais ce que je ne comprends pas bien, c'est que vous me disiez qu'elle ne pourra guérir que si elle s'en va d'auprès de moi. Faudrait-il la conduire à Paris pour qu'elle soit mieux soignée ? Si c'est cela que vous avez voulu dire, nous allons faire nos paquets ; ça ne sera pas long.

— Le séjour de Paris ne vaudrait pas mieux que celui de cette campagne, et encore moins, reprit le docteur ; laissez-moi achever. Mme de Bellerie, qui m'a amené ici, se dispose à aller habiter le midi de la France pour quelque temps. Tout à l'heure, quand elle m'interrogeait sur le compte de votre petite fille, je lui ai répondu : La seule chose qui pourrait sauver cet enfant, c'est le soleil chaud et l'air salubre d'un autre climat ; mais comment dire à ce pauvre homme : Votre fille mourra, si elle ne va pas habiter l'Italie ou les îles d'Hyères ? La marquise m'a interrompu pour me dire : Nous allons partir pour la Provence, où nous resterons peut-être deux hivers ; ce brave homme a sauvé mon enfant de la mort ; si la vie de sa fille dépend d'un peu de soleil, dites-lui que nous l'emmenons avec nous. Maintenant, dit le docteur en regardant

le sabotier, voilà ma commission faite. La marquise est la meilleure des femmes ; elle aura pour votre enfant les soins de la plus tendre des mères. La reconnaissance qu'elle vous doit est une garantie de l'affection que votre enfant trouvera au sein de cette famille, où elle sera traitée comme la sœur de la petite Cécile. Autant l'évidence m'oblige à vous instruire de l'état dangereux où se trouve votre petite, autant je puis prendre sur moi de vous faire espérer sa guérison, si vous consentez à vous séparer d'elle en la laissant partir avec Mme de Bellerie. Elle et moi, nous n'avons pas songé un instant que vous auriez besoin de réfléchir, acheva le médecin en voyant que le sabotier ne répondait pas.

Au même instant, la marquise rentra dans la chambre avec les deux enfants.

Votre petite se plaint du froid, dit-elle à Protat en lui montrant Adeline qu'elle avait enveloppée dans la pélerine de Cécile.

Protat prit Adeline sur ses genoux et l'embrassa silencieusement. Pendant ce temps, la marquise interrogeait le docteur du regard en lui désignant le sabotier, qui paraissait plongé dans ses réflexions. Le médecin fit un geste qui voulait dire : Il n'a pas encore répondu. Adeline, qui semblait mal à l'aise dans les bras de son père, laissa échapper une petite toux sèche, et les efforts qu'elle faisait se peignaient sur son visage par une contraction douloureuse. La crise passée, l'enfant, redevenue insouciant à ce mal dont elle avait l'habitude, parut s'admirer dans la riche pelisse de soie blanche dont elle était vêtue.

— Eh bien ! dit la marquise au sabotier en lui montrant sa fille, le docteur vous a dit ce qu'il fallait faire... ?

— Me séparer d'elle ! murmura le père avec tristesse, et en parlant il regardait le médecin, et semblait lui demander mentalement : C'est donc bien vrai, ce que vous m'avez dit ?

Un nouvel accès de toux, plus violent que le premier, interrompit la petite Adeline au milieu d'un éclat de rire, et une nuance d'un rouge foncé vint colorer passagèrement les pommettes de ses joues amaigries.

— Reconnaissez-vous le mal de la mère dans les souffrances de l'enfant ? demanda le médecin à Protat, qui restait muet.

— Oui, monsieur, répondit-il faiblement, c'est bien malheureusement la même chose ; mais si ma pauvre femme était là, je crois bien qu'elle

ne laisserait point partir la petite : elle aurait trop peur de ne pas la voir revenir.

Sur ces entrefaites, le curé de Montigny, qui passait devant la maison de Protat, entra, comme il le faisait souvent, pour demander des nouvelles d'Adeline. En apercevant des étrangers, il se disposait à se retirer ; mais la marquise et le docteur se joignirent pour le faire rester, et en quelques mots l'instruisirent de ce qui se passait.

— Comme père et comme chrétien, c'est votre devoir d'accepter, dit le prêtre gravement en s'adressant au sabotier. Il y a peu de temps, vous êtes allé demander à Dieu le salut de votre enfant. Il vous a entendu sans doute, car c'est la Providence qui se manifeste dans l'intérêt que vous témoigne Mme la marquise. Repousser cette proposition serait commettre une double faute ; ce serait à la fois méconnaître la générosité d'une personne qui veut utilement prouver sa reconnaissance, et la volonté du ciel qui lui en a inspiré la pensée. Protat, je vous ordonne de confier votre fille à madame.

— Mais si je laisse partir ma petite, ils vont dire dans le pays que j'ai été bien content de me débarrasser d'elle.

— Votre tendresse de père est-elle donc au-dessous de quelques méchants propos ? répondit le curé, et d'ailleurs ne dirait-on pas encore plus, quand on saurait que vous avez refusé une offre dont le résultat pouvait conserver les jours de votre enfant ?

Ces derniers mots parurent convaincre le père d'Adeline. Il alla prendre la petite par la main, et la conduisit auprès de la marquise.

— Emmenez-la donc, madame, lui dit-il en essuyant du revers de sa main deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues ; emmenez-la.

— Nous ne partons pas tout de suite, dit la jeune femme ; mais pour préparer votre fille à une absence qui pourra être longue, peut-être feriez-vous bien de lui laisser passer quelques jours au château avant l'époque du départ. Je vous l'amènerai une ou deux fois par semaine, ou vous viendrez la voir à Moret. De cette façon, elle et vous trouverez déjà moins cruelle cette séparation quand le moment en sera arrivé.

— C'est juste, dit le médecin : une enfant de cet âge n'a pas ordinairement de volonté ; mais la précaution est bonne à prendre.—Et d'un re-

gard il sollicita l'avis du curé, qui acquiesça par une inclination de tête.

— Mais il faudrait au moins que j'aie le temps de préparer ses petites affaires, dit le sabotier.

— Que cela ne vous inquiète pas, interrompit la marquise ; Adeline a prêté une fois ses vêtements à ma fille, ma fille lui prêtera les siens. A compter d'aujourd'hui, ajouta-t-elle en pressant les deux enfants entre ses bras et en les flattant d'une même caresse, elles sont sœurs.

Sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour d'elle et à cause d'elle, la petite Adeline se laissa emmener par la marquise. Quand elle fut dans sa voiture, elle brisa le cœur de son père par l'impatience qu'elle témoignait à voir rouler le brillant équipage. Lorsqu'il eut disparu à ses yeux, Protat resta longtemps devant sa porte avant d'oser rentrer dans sa maison.

Un mois après, Adeline partait pour la Provence.

Avant son départ, son père était allé la voir cinq ou six fois à Morret ; chacune de ses visites lui avait rendu plus visible le sentiment d'indifférence avec lequel Adeline avait quitté la maison paternelle. Le changement de lieux, qui plaît communément aux enfants, l'aspect de mille choses nouvelles dont la jouissance lui était permise, le luxe qui l'entourait, la recherche de ses vêtements, qu'elle portait avec une coquetterie enfantine, avaient cependant déjà modifié ce qu'il y avait de taciturne dans son caractère ; le besoin de caresses, qu'un poète appelle *le pain de l'enfance* — besoin qu'elle avait dû refouler en elle, quand elle était chez son père — trouvait à se satisfaire amplement dans cette maison, où, recueillie d'abord par reconnaissance, elle ne tarda pas à se faire aimer pour elle-même. Quand son père lui disait qu'on allait l'emmener bien loin et qu'elle resterait longtemps sans le voir, la petite demeurait pensive et ne répondait pas. Protat s'affligeait alors de ce silence, car il ne comprenait point qu'un enfant ne pût pas avoir le sentiment exact des distances et du temps. — Apprenez-lui à ne pas m'oublier, dit-il à la marquise le jour où il alla dire adieu à sa fille.

— Je la ferai vivre pour vous aimer comme la plus tendre des filles, répondit Mme de Bellerie, qui avait déjà remarqué l'espèce de réserve que la petite Adeline gardait en face de son père.

Dans les premiers temps qui suivirent le départ de sa fille, le chagrin du sabotier fut si vif, qu'il ne pouvait pas tenir à la maison. Il avait

même commencé à hanter les cabarets pour tromper son ennui. Un événement qui fera connaître l'origine d'un des personnages de cette histoire fit rentrer Protat dans ses habitudes laborieuses. Un jour qu'il était allé à Fontainebleau pour affaire, au lieu de revenir à Montigny par les chemins de la forêt, Protat, qui s'était attardé, préféra prendre la grand'route, pour éviter de passer au pied de mont Merle, où une bande de loups, rendus féroces par la rigueur de la saison, avait été aperçue récemment. Comme il arrivait à la hauteur de la croix de Saint-Hérem, le sabotier crut entendre de petits cris plaintifs qui paraissaient sortir d'une cahute que des cantonniers avaient construite au coin de la Route-Ronde. Protat s'avança, guidé par la lune, dans la direction où il avait entendu les cris, et quand il pénétra dans la cabane, il y trouva, couché à terre et à peine enveloppé, dans un mauvais linge troué, un petit enfant à demi mort de froid. Protat mit la petite créature sous sa limousine, et gagna en courant le village de Bourron, qui est à un quart d'heure de la croix de Saint-Hérem. Une auberge de rouliers était encore ouverte; le sabotier y entra pour donner du secours à l'enfant qu'il venait de trouver. C'était un garçon; il paraissait âgé de quinze ou seize mois; il semblait chétif et mal venu.

— C'est égal, dit Protat, comme je le trouve, je le prends. Demain il fera jour, je ferai ma déclaration au maire de la commune, et si on ne découvre pas les parents de ce mioche, je le garderai.

— Qu'est-ce que les gens de Montigny disaient donc, que vous n'aimiez pas les enfants? dit l'aubergiste. Ça ne s'arrange guère avec ce que vous voulez faire, cependant.

Protat fronça le sourcil sans répondre, et quand le petit garçon fut complètement réchauffé, afin de rester moins longtemps en route, le sabotier emprunta la carriole de l'aubergiste pour retourner à Montigny. Le lendemain même il fit sa déclaration au maire, qui l'autorisa à garder l'enfant.

— Il est bien laid comme le diable, dit-il au curé en lui contant l'aventure; mais j'avais fait le vœu de recueillir un orphelin, si ma fille retrouvait la santé. Depuis qu'elle est partie, j'ai reçu de bonnes nouvelles, et j'ai profité de l'occasion pour tenir ma promesse. Un abandonné, c'est tout comme un orphelin. D'ailleurs cet innocent-là me tiendra compagnie. J'avais pris la

mauvaise habitude d'aller au cabaret, il me fera rester chez moi. Je l'ai couché dans le lit d'Adeline, et ma maison ne me paraît plus si triste depuis que ce petit lit n'est pas vide. Quand il aura l'âge, je lui apprendrai à faire des sabots. — C'est égal, ce marmot-là a eu de la chance que je sois passé sur la route à minuit, et, pour que sa mère l'ait oublié dans cet endroit-là, elle avait sans doute un bien mauvais dessein, car depuis huit jours tout le monde sait que les loups courent la forêt.

Comme nos lecteurs l'ont déjà deviné sans doute, cet enfant abandonné était le petit apprenti Zéphyr, que l'on a vu dans le premier chapitre de ce récit, et que l'on retrouvera prochainement.

Environ quinze mois après le départ de la petite Adeline, la veille du jour de l'an, le sabotier reçut une lettre de Provence. Elle était de la marquise, et en renfermait une autre dont l'écriture irrégulière, mais cependant lisible, ressemblait à celle des enfants qui commencent à écrire. Cette lettre, qui ne contenait que quelques lignes, était signée Adeline Protat. C'était en effet Adeline qui adressait à son père un compliment de jour de l'an que lui avait dicté Mme de Bellerie. Cette épître enfantine finissait par ces mots : « Tu verras, mon cher papa, comme je suis devenue belle, et je ne tousse plus du tout. » Le sabotier courut montrer la lettre de sa fille à toutes ses connaissances. Il l'aurait volontiers affichée à la porte de la mairie pour que tout le monde pût la voir. Ayant rencontré le garde champêtre du pays qui venait battre un ban sur la place, Protat l'interrompit dans l'exercice de ses fonctions pour lui montrer la lettre d'Adeline.

— Gageons que c'est aussi bien écrit que vos procès-verbaux, père Talot, lui dit le sabotier rouge d'orgueil.

— Pardi, oui, ma foi ! Et c'est la petiote qui n'avait plus que le souffle qui est déjà si instruite ! — Elle ne doit pas être loin d'être guérie pour lors. — C'est que l'orthographe y est presque, ajouta le bonhomme d'un air capable.

Protat le quitta pour aller montrer la lettre au notaire, qui sortait de son étude.

Huit mois après, Adeline était de retour après une absence de plus de deux ans. Protat ne la reconnut pas, tant elle était changée. Cette chétive créature, qui semblait ne pas tenir à la vie plus que ne tient à la branche une feuille tourmentée par le vent, était devenue une belle

enfant, non point d'épaisse et robuste carrure comme l'aurait souhaité son père, mais distinguée à ne plus reconnaître sa race. Un mot peindra l'impression qu'elle causa au bonhomme.

— J'ai presque envie de l'appeler mademoiselle, disait-il à la marquise.

— Je vous la ramène, lui dit celle-ci, mais je ne vous la rends pas.

Par mille raisons que sut trouver la marquise et dont quelques-unes flattaient la vanité du sabotier, elle lui persuada de lui laisser Adeline, à qui elle voulait faire partager l'éducation que recevrait sa fille Cécile.

— Que fera-t-elle de tant de savoir? demanda le sabotier.

Mme de Bellerie, un moment arrêtée par cette réflexion, sut néanmoins apaiser les scrupules de Protat.

Après avoir passé quelques jours à Montigny, Adeline accompagna la marquise à Paris. L'été suivant, elle revint habiter Moret, où Protat la voyait fréquemment. Selon la promesse de la marquise, Adeline était devenue la plus tendre des filles. Son père aurait bien voulu la reprendre avec lui; mais, chaque fois qu'il en manifestait l'intention, la marquise lui répondait : — Demandez à Cécile si elle veut se séparer de sa sœur.

Protat s'en revenait seul, moitié triste, moitié content : — triste, parce qu'il lui semblait qu'Adeline ne paraissait point pressée de quitter sa famille d'adoption; content, parce que sa fierté paternelle trouvait son compte à voir son enfant élevée comme une fille de grande maison.

Cet état de choses se prolongea ainsi pendant six années. Adeline passait les étés au château de Moret, et l'hiver elle retournait à Paris. Habitée à la voir traiter avec une affectueuse familiarité par cette famille, les personnes qui fréquentaient la maison de Mme de Bellerie lui témoignaient un intérêt où la politesse était sans doute pour beaucoup, mais dont les apparences ne laissaient point soupçonner qu'elles s'étonnaient de voir son séjour se prolonger aussi longtemps à l'hôtel de Bellerie. Quant à la jeune Cécile, son attachement était sérieux; c'était plus qu'un sentiment d'habitude qui lui faisait chérir cette compagne avec qui elle avait presque échangé les premiers mots qu'elle eût prononcés et les premières idées qu'elle avait pu concevoir. Désintéressée comme on l'est à l'âge où l'on ignore les nécessités de la vie et les obligations du rang que l'on y occupe, Cécile aurait

joyeusement fait l'abandon d'une moitié de sa fortune à venir pour que la fille du sabotier fût aussi bien sa sœur de sang qu'elle l'était de sympathie. Aussi la voyait-on s'attrister jusqu'aux larmes lorsque, dans ses conversations intimes, Adeline lui faisait comprendre qu'un jour viendrait où leur séparation serait imminente.

— Pourquoi me quitterais-tu? demandait Cécile. N'est-tu donc pas bien dans cette maison?

— Mais toi-même tu n'y resteras plus, répondait Adeline. Bientôt l'on songera à te marier, si l'on n'y songe pas déjà. Et ton mari...

— Je n'épouserai qu'un homme qui fera mes volontés, répliquait la pétulante jeune fille, et la première que je lui imposerai sera de te laisser vivre auprès de moi.

Adeline souriait à ces folies.

— Et mon père, ajoutait-elle, il resterait donc seul?

Cécile baissait la tête en répondant : — C'est vrai.

— Quand le moment de nous quitter sera venu, reprenait Adeline, il sera bien temps de nous chagriner; n'y pensons donc pas d'avance.

Et, tout entières à l'heure présente, les deux jeunes filles oubliaient l'avenir pour ne plus songer qu'au bonheur de vivre l'une auprès de l'autre en partageant les mêmes plaisirs, les mêmes études, et en faisant ensemble ces jolis rêves qui troublent les cervelles de quinze ans. — Quand Mlle de Bellerie eut achevé son éducation, ses parents songèrent à la produire dans le monde. Adeline, qui était admise aux réunions intimes de l'hôtel Bellerie, ne pouvait pas suivre sa jeune amie dans les fêtes parisiennes où la marquise conduisait sa fille. Comme elle avait beaucoup de sens naturel, développé encore par l'instruction qu'elle avait reçue, la vanité d'Adeline ne souffrait aucunement de cet ostracisme dont Cécile, au contraire, s'affligeait au point de se faire malade quelquefois pour refuser les invitations qu'elle ne pouvait pas faire partager à son amie. Donée d'un cœur excellent, cette jeune fille aurait voulu pouvoir refaire les lois de la société au bénéfice de ses affections. Née de grande race, elle se révoltait avec une vigueur singulière contre les préjugés qu'elle disait rapportés des croisades, et s'étonnait naïvement de ne pouvoir emmener Adeline dans le monde, lorsque devant tout ce monde elle l'emmenait au théâtre, au concert ou à la promenade. — Un jour elle s'emporta, assez vivement pour s'attirer les représentations de sa mère,